

nom. Cette grande dame veut bien, pour des raisons que vous n'avez pas besoin de savoir, s'intéresser à moi.

Césarine comprit qu'il s'agissait de Mme de Fallière, de la mère de Marcel !

Elle ne put réprimer un frémissement.

— Donc, la comtesse va venir ici. Je voudrais qu'elle vous y trouvât seule. Vous lui direz que je suis à la Sorbonne, au cours de chimie, et que je ne tarderai pas à rentrer. Elle en profitera sans doute pour vous poser quelques questions à mon sujet.

— Comme il faut tout prévoir, établissons d'avance les réponses. En principe, vous ne lui direz que du bien de votre maître. C'est compris, la mère ?

— Oui, balbutia Césarine, anéantie par le cynisme de son fils.

— La comtesse vous demandera certainement si j'ai quitté Savinia. Vous lui répondrez affirmativement. Vous avez bien saisi ?

— Hélas ! oui, monsieur, et ce n'est pas ce que vous faites de mieux.

— Ça, c'est mon affaire. Ah ! n'allez pas lui dire à la comtesse, que je suis père. Elle l'ignore.

— Malheureusement, monsieur Jacques : votre enfant aurait peut-être trouvé un appui auprès de cette dame, si, vraiment, elle s'intéresse tant que cela à vous . . .

— Ça, c'est encore mon affaire. La comtesse vous demandera si je travaille beaucoup. Vous répondrez : émerveillément ! et vous ajouterez qu'il en a toujours été ainsi. En résumé, il importe que cette excellente dame remporte d'ici la plus haute opinion de son protégé. Je puis compter sur votre dévouement, n'est-ce pas, sur votre intelligence ? . . .

— Mais certainement, monsieur Jacques.

— Vous me rendez là un grand service, et comme tout service mérite une récompense, voilà deux louis pour votre peine. Je vous les donne de bon cœur.

Ce disant, il jeta sur la table deux pièces de vingt francs.

— Ramassez donc, la mère ! Ne faites pas la petite bouche.

Mais Césarine, indignée, se leva de table, sans toucher au prix des horribles mensonges que son fils lui imposait.

— Le dévouement qui se fait payer, dit-elle, n'est pas sincère. Vous auriez tort de compter sur moi si j'acceptais cet argent. En pareil cas, je serais au plus offrant, et votre comtesse n'aurait, pour savoir la vérité, qu'à y mettre le prix.

Jacques accepta la leçon et remit dans sa poche ses deux louis.

— Soit ! la mère. Vous êtes d'une profondeur vertigineuse. Si Marcel était là, s'il vous entendait, il prendrait des notes pour l'un de ses prochains romans.

Ce nom de Marcel fit rougir Césarine.

En parlant si légèrement de l'ami dont il avait volé la mère, le fils de Rassaïou mettait le comble à son ignominie.

Il enveloppa sa servante d'un coup d'œil méfiant et répéta :

— Tout est bien compris, bien entendu ?

— Oui, monsieur Jacques, mais il me sera pénible de traiter comme une gourgaudine la mère de votre enfant. Elle ne le mérite pas . . .

— Laissons cela, s'il vous plaît ! Libre à vous de me lâcher. En ce cas, faites votre malle et allez rejoindre Savinia, je n'ai pas besoin d'une ennemie dans ma maison.

— Oh ! fit-elle, en se laissant tomber sur une chaise, une ennemie ? moi ! Mais vous ne voyez donc pas, monsieur Jacques, que pour vous sauver d'un danger je serais prête à me jeter au feu.

Elle éclata en sanglots.

— C'est bon, fit-il, on ne vous demande pas tant. Ne pleurez pas comme ça, vous allez vous porter malheur.

Il rentra dans sa chambre, s'habilla avec recherche et dit à Césarine avant de sortir :

— La comtesse arrivera sur les trois heures. Je serai rentré une heure après. Au revoir et merci d'avance.

Césarine n'avait pas prévu qu'elle pourrait jamais se trouver en présence de la mère de Marcel.

Depuis les confidences de Mme Petitot, elle se reprochait sans cesse de se faire, par son silence, complice de l'infâme supercherie.

Il était dans sa destinée de se trouver associée par force à des actes criminels.

Jadis, pour l'échafaud à son mari, elle ne l'avait pas dénoncé ; aujourd'hui, pour sauver son fils de déshonneur, elle le laissait consommer la plus odieuse des impostures.

Ce pauvre Marcel ! si doux, si bon, si intelligent, si digne de toutes les tendresses, avait une mère, une mère dévouée, riche, capable de l'arracher à la vie de misère qu'il menait loin d'elle, et il n'en savait rien ; et un autre, son ami d'enfance, s'était emparé de cette protection et songeait déjà à s'en faire un instrument de fortune immédiate !

Quelle angoisse que de mentir à cette malheureuse femme, que de lui vanter le scélérat qui abusait de sa crédulité !

Après avoir tout mis en ordre dans la maison, Césarine s'assit auprès de la fenêtre et guetta l'arrivée de la comtesse.

Jouerait-elle ce rôle atroce, indigne d'elle ? Hélas ! avant le cri de justice retentissait dans son cœur celui de son amour maternel.

Elle ne pouvait dénoncer Jacques sans le livrer, sans le perdre à tout jamais.

D'autre part, elle songait à Mme Petitot dont une telle révélation anéantirait les plus chères espérances pour sa fille adoptive.

— J'aurais dû, pensait Césarine, retourner chez elle, prendre son avis. Elle seule est en mesure de me fournir les moyens de sauver Jacques, de lui permettre de s'expatrier. Ah ! s'il voulait, comme il pourrait être heureux à l'étranger, avec Savinia et sa petite Lauro ! . . . Oui, c'est cela . . . rien ne presse . . . Je verrai Mme Petitot, et nous forcerons Jacques à réparer toutes ses fautes.

Elle venait de prendre cette résolution, lorsqu'un fiacre s'arrêta devant la maison.

Césarine se pencha à la fenêtre et vit descendre du véhicule une dame en grand deuil.

— La voici ! se dit-elle. Oh ! mon Dieu, il va falloir mentir à cette pauvre femme, qui vient pour la première fois dans la maison où habitait son fils, où ce malheureux enfant a subi tant de privations et si souvent pensé à elle.

La sonnette a tinté.

Césarine se dirige lentement vers la porte.

Elle ouvre, et c'est à peine si elle ose affronter le regard de la visiteuse.

— Monsieur Jacques Brémont ?

— C'est ici, madame.

— Annoncez-lui que la personne qu'il attend est arrivé.

— M. Brémont, dit la Rassaïou d'une voix tremblante, vous prie de l'attendre ici. Il va rentrer tout à l'heure.

— Comment ! il est sorti ?

— Monsieur est à la Sorbonne, au cours de chimie. Prenez la peine d'entrer.

Mme de Fallière hésita une seconde, puis elle se décida à passer dans la salle à manger, dont Césarine avait ouvert la porte.

Un épais voile noir lui masquait le visage.

Pour éviter toute question, la Rassaïou se hâta vers sa cuisine lorsque Mme de Fallière la rappela.

Le supplico commença.

— Vous êtes madame Virieu ? lui dit la visiteuse.

— Oui, madame.

— Asseyez-vous. J'ai quelques renseignements à vous demander.

Jacques avait bien tout prévu !

— Votre maître, continua la comtesse, m'a parlé de vous. Je sais que vous êtes veuve et que vous avez éprouvé de grands chagrins.

— Oh ! oui, madame, de très grands chagrins.

— Vous n'êtes pas la seule ; ma pauvre femme ! mais le malheur des uns n'atténue pas celui des autres. Bref, vous étiez sans ressources quand M. Brémont vous a prise à son service. Permettez-moi de vous assister. Voici un billet de cent francs que j'aurais chargé M. Brémont de vous offrir de ma part. Je suis heureuse de vous le donner moi-même.

Césarine refusa net.

Elle ne pouvait rien accepter de celle qu'une horrible fatalité l'obligeait à tromper indignement.

— Je comprends et j'admire votre fierté, dit la comtesse ; mais vous avez tort de ne pas accepter un secours qui vous est offert de bon cœur. Au moins, êtes-vous heureuse, ici, M. Brémont vous fait-il la vie douce ?

— Très douce, madame.

— Vous lui êtes très attachée, paraît-il ?

— Oui, madame ; on ne saurait l'être davantage.

— Je sens, à votre ton, que vous êtes sincère et cela me fait grand plaisir : la reconnaissance est une qualité si rare aujourd'hui. Moi aussi, j'ai une domestique qui me porte, ainsi qu'à ma fille, une très vive affection. Il est vrai qu'elle est à notre service depuis vingt-cinq ans passés. Malheureusement, je dois bientôt la perdre. Elle a laissés au pays une sœur plus âgée qu'elle et qui a besoin de ses soins. Ma vieille Madelaine nous quittera à la fin du mois.

— Elle en aura bien du chagrin, dit Césarine ; les bons maîtres sont si rares.

Du moment qu'on ne parlait plus de Jacques, la Rassaïou était toute disposée à causer.

— A propos, fit la comtesse, le départ de Madelaine m'obligera à chercher quelqu'un de confiance pour la remplacer. Si la place vous convient, je suis disposée à vous l'offrir.

— Merci, madame ; mais je ne quitterai jamais M. Jacques, à moins qu'il ne me congédie.

— Il y sera forcé, d'ici peu, par un travail qui l'appellera en province.

— Loïn de Paris ? fit Césarine avec inquiétude.

— Dans le Berry, près de La Châtre Moï, j'habite Châteauroux, de sorte que, si vous étiez à mon service, vous vous rapprocheriez de M. Brémont.

— Madame est vraiment trop bonne ! . . .